

Echos de festival

Festival international de films de Fribourg

Du 16 au 24 mars 2018

Illustration : A Taxi Driver



Pour déterminer le public-cible des titres :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : <http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :

<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Films commentés :

Page 2

Migas de Pan / Bread Crumbs, Mamane Rodriguez, Uruguay, Espagne 2016, 1h49) (Films biographiques)

A Taxi Driver, Jan Hoon, Corée du Sud 2017, 2h17, (Films biographiques)

Page 3

Tom of Finland, Dome Karukoski, Finlande, Suède, Danemark, Allemagne 2017, 1h56, (Films biographiques)

Victor Young Perez, Jacques Ouaniche, France, Israël, Bulgarie 2013, 1h50, (Films biographiques)

Page 4

Sergio & Sergei, Ernesto Daranas Serrano, Cuba, Espagne 2017, 1h33, (Films biographiques)

Foxtrot, Samuel Maoz, Israël, Suisse, Allemagne, France 2017, 1h53, (Compétition internationale)

32^{ème} FIFF

Pour cette édition : 2 **Compétitions internationales** de 12 longs et 16 courts métrages respectivement. En outre : plongée dans la cinématographie mongole avec les dix titres du programme **Nouveau Territoire**, dans les films biographiques avec les 23 titres de la section **Cinéma de Genre**. Sans oublier les inédits du programme helvético-brésilien **Nova Friburgo**, et bien entendu les frissons garantis avec les **Films de minuit** présentés par le trio vitaminé des cinéfous de la Commission artistique : le directeur Thierry Jobin, le programmateur Marc Maeder et le journaliste Jean-Philippe Bernard. Que le film se déroule chez de riches cannibales brésiliens, au sein d'une « famille » mafieuse dans une luxueuse villa de Turquie, ou encore sur les traces d'un euthanasieur-en-série, ce fut pour la plus grande joie du public !

Alain Berset, Président de la Confédération, a élevé le FIFF au statut de « *l'un des petits festivals que l'on cite parmi les plus grands* ». Qu'on se le dise !

Dans leur **Carte blanche**, chacune des 3 personnalités du 7^e Art invitées a pu programmer 5 coups

de cœur. Le réalisateur britannique Ken Loach (deux fois Palme d'Or) et la fondatrice du Marché du film européen, Beki Probst, Suisse d'origine turque, ont même donné chacun une *masterclass* (lire le compte-rendu de celle du Britannique [ici](#)). Quant au délégué général du Festival de Cannes, Thierry Frémaux, il a envoyé 5 versions restaurées de films iconiques pour **l'Hommage à Cannes Classics**.

Le FIFF s'est associé au 200^e anniversaire de la ville de Nova Friburgo au Brésil pour un programme de courts-métrages inédits réalisés par des Suisses au Brésil et des Brésiliens à Fribourg. Fidèle au poste, **Planète Cinéma** invitait des classes des degrés primaire et secondaire à découvrir d'autres cinématographies et acquérir des moyens d'analyse de l'image. Onze fiches pédagogiques en libre accès, élaborées par www.e-media.ch, étaient en ligne dès février 2018.

Toutes sections confondues, le FIFF a montré 71 longs et 42 courts métrages, en provenance de 52 pays. Coup de chapeau au festival pour son site et ses animations trilingues (français, allemand et anglais), un exploit !

Films commentés (suite)

Page 4

Dark is the Night, / Madilim ang Gabi, Adolfo Borinaga Alix Jr, Philippines 2017, 1h50, (Compétition internationale)

Page 5

After My Death, Kim Ui-Seok, Corée du Sud, 2017, 2h11, (Compétition internationale)

Walking with the Wind, Praveen Morchhale, Inde 2017, 1h19, (Compétition internationale)

The Legend of the Ugly King, Hüseyin Tabak, Allemagne, Autriche 2017, 2h02, (Carte blanche à Beki Probst)

Page 6

The Golden Dream / Jaula de Oro, Diego Quemada-Diez, Mexique, Espagne 2013, 1h50, (Carte blanche à Ken Loach)

One Life of two Women, Janchivdorj Sengedorj, **Mongolie 2015,** 1h35, (Nouveau territoire)

Passion / Khusal Shuna, Byamba Sakhya, **Mongolie 2010,** 1h23, (Nouveau territoire)

Page 7

Ten Soldiers of Gengis Khan, U. Shagdarsuren & Zolbayar Dorj, **Mongolie 2012,** 1h31, (Nouveau territoire)



"A Taxi Driver"

Florilège fribourgeois

Le hashtag **#Courage** (annoncé par le FIFF) a bien été le dénominateur commun de la majorité des films qui ont séduit jurys et public, et à nos yeux, en particulier dans les sections **Films biographiques, Nouveau Territoire et Compétition internationale**. Le courage, souvent corollaire de solitude, amène l'individu à se dépasser pour s'en sortir : c'est ce qui apparaît dans pratiquement tous les 14 films recensés ci-après.

Migas de Pan / Bread Crumbs, Mamane Rodriguez

Un titre qui évoque le Petit Poucet et ses miettes de pain pour retrouver le chemin de la maison. C'est un peu ça : photographe internationalement reconnue, exilée en Espagne, Liliana Pereira revient en 2011 en Uruguay, pour renouer avec son fils qu'elle n'a pas vu grandir et faire connaissance de son petit-fils, si faire se peut. Elle se souvient des années de dictature, de ses difficultés d'étudiante et jeune maman, de son engagement politique d'étudiante et de son arrestation en 1973, des tortures, sévices et viols qui lui furent infligés par la junte militaire. Puis de ses dix ans d'incarcération au bagne de Punta de Rieles à Montevideo, devenu prison-modèle depuis 2011. Le film aborde crûment les violences dont furent victimes femmes et hommes et souligne leur courage et leur endurance. 2011, c'est aussi l'année où Liliana retrouve des compagnes de bagne et qu'elles décident de porter plainte contre leurs tortionnaires, dont certains sont haut placés dans le gouvernement. La réalisatrice uruguayenne a créé une fiction inspirée par des événements malheureusement bien réels. Filmé caméra à l'épaule, ce récit choc fait défiler des images d'un réalisme cru et abject. Le film recrée le climat de terreur, d'avilisse-

ment, de proximité et de saleté nauséabondes dans lesquels les « ennemis » de l'état étaient maintenus. On ne cite ni les Tupamaros, ni le Président Juan Maria Bordaberry, mais les données chronologiques et locales sont précises et permettent les recoupements.

A Taxi Driver, Jan Hoon

Initialement, c'est l'histoire d'un journaliste allemand prêt à payer gros pour un scoop sur un soulèvement populaire. Mais cela devient progressivement l'histoire d'une prise de conscience, de l'éclosion du courage nécessaire à braver la mort, aider ses semblables et faire connaître les horreurs perpétrées. Le film s'inspire d'événements qui eurent lieu le 12 mai 1980 dans la ville de Gwangju en Corée du Sud. Une émeute dirigée contre la dictature de Chun Doo-hwan fut brutalement réprimée : la ville bouclée, les manifestants abattus, tandis que les informations officielles accusaient des sympathisants communistes de mettre la ville à feu et à sang. Le journaliste allemand Jürgen Hinzpeter (Thomas Kretschmann), offre une grosse somme à un chauffeur de taxi de Séoul, Kim Man-Seob (Song Kang-Ho), pour l'emmener à Gwangju. Celui-ci ignore tout des événements, ou y est indifférent. Il ne comprend pas très bien ce que dit son client, mais l'appât du gain et ses talents de conducteur lui permettent de franchir les barrages militaires, échapper aux tirs nourris, ce aussi grâce à l'aide de quelques collègues locaux : ensemble ils vont découvrir l'horreur des exactions commises et former une véritable brigade de secours. Le journaliste filme tout ce qu'il voit, réussit à rentrer en Allemagne et à livrer des images qui vont choquer le monde. Il s'agit d'une sorte de *buddy movie* entre fiction et réalité, oscillant entre le thriller, le film d'action et la comédie. Une complicité progressive naît entre



Les célèbres dessins de Tom of Finland



l'Occidental et le Coréen qui vont conjuguer leurs efforts et faire preuve de beaucoup de courage pour sauver des vies et pour que les images du massacre soient publiées.

Tom of Finland, Dome Karukoski

Une autre forme de courage, c'est celle dont fait preuve Touko Valio Laaksonen, ancien officier de l'armée finlandaise ayant combattu avec les Nazis sur le front russe durant la 2^e Guerre mondiale. C'est au front qu'il découvre son homosexualité, mais il n'ose l'assumer par crainte des persécutions. Employé dans une agence publicitaire d'Helsinki, Laaksonen a longtemps vécu avec sa sœur, dessinatrice elle aussi, avant qu'ils ne tombent tous deux amoureux du même homme. Laaksonen, rejetant l'image efféminée de l'homosexuel, dessine secrètement des hommes musclés, super-virils et désinhibés (motards, bûcherons, marins, tous bardés de cuir et hyper-membrés). Il devient une icône de la culture gay sous le pseudo de « Tom of Finland », dès 1957, grâce au magazine américain **Physique Pictorial**, qui accepte de le publier. Ses dessins érotiques ont fait le tour du monde et ont grandement influencé la culture gay (voir l'image projetée par Freddy Mercury, les Village People, Jean-Paul Gaultier ou encore Tom Ford). Le film sait recréer l'ambiance oppressante de frustration et de malaise subie par l'artiste dans son pays, où il se terre surtout chez lui. L'appartement qu'il partage avec sa sœur en sous-locataire est sombre, fonctionnel, exigü. Adulé dans la communauté gay de Californie, dont le film donne une image lumineuse et colorée, Tom pourrait s'éclater en plein jour. Mais il ne parvient pas à s'y sentir vraiment libre, il a besoin de la protection de ses semblables. Humour mais surtout amertume et mélancolie imprègnent le discours

du film. Tom fonde en 1979 la société « Tom of Finland » pour rassembler et commercialiser son œuvre, ses dessins homo-érotiques deviennent des phares de la sous-culture S/M. Et ce jusque dans les années 1980, quand l'épidémie du sida éclate. Laaksonen mourra en 1991 d'un emphysème pulmonaire.

Victor Young Perez, Jacques Ouaniche

Le boxeur juif tunisien Victor Young Perez (incarné par Brahim Asloum, champion de boxe catégorie mi-mouche) fut un paragon de courage face au racisme ordinaire et à l'antisémitisme virulent à l'ère nazie. En 1931, il devient le plus jeune champion du monde dans la catégorie poids mouches, face à l'Américain Frank Genaro. Il a 20 ans et la vie devant lui. Las, durant la Seconde Guerre mondiale, il est déporté à Drancy, puis dans le camp d'extermination d'Auschwitz. Il devra se battre contre d'autres prisonniers, tandis que les officiers parient sur le vainqueur (il aurait gagné 140 matches par KO...). Il sera abattu le 22 janvier 1945, à 33 ans, lors des marches de la mort.

Dans la scène d'ouverture, Perez doit combattre un soldat allemand qui fait 20 centimètres et 20 kilos de plus que lui, sur un ring improvisé dans le KZ, en présence de quelques officiers et des prisonniers contraints au silence. Autour du ring, les cheminées des fours crématoires recrachent cendres et fumées de l'horreur. Victor, hâve, décharné, tenant à peine sur ses jambes, résiste avec la rage du désespoir. Pendant ce combat, il voit défiler sa vie : sa jeunesse insouciante à Tunis, sa complicité avec son frère Benjamin, son ascension dans le milieu de la boxe à Paris, ses multiples succès féminins, sa liaison avec la comédienne française Mireille Balin, son alcoolisme et sa lente déchéance... bien peu de chose en



De haut en bas :
Tomàs Cao (Sergio), Ron Perlman
(Peter) et Hector Noas (Sergei)
dans **Sergio & Sergei**



Phillip Salvador (le père), Gina
Alajar (la mère) et Felix Roco (le
fils), dans **Dark is the Night**



regard du destin tragique que lui valent ses origines juives. La reconstitution historique est soignée, le protagoniste principal attachant, mais la musique faite pour nous arracher des émotions un peu trop invasive. Mais qui se souvient aujourd'hui de ce sportif aux 91 victoires (dont 27 par KO sur 136 combats) ?

Sergio & Sergei, Ernesto Daranas Serrano

Basée sur une histoire vraie, la comédie *Sergio & Sergei* se déroule à Cuba, à New York et... dans la station spatiale Mir ! En 1991, l'URSS se désintègre. La Guerre froide n'a plus de raison d'être, et les autorités cubaines, inquiètes, ont perdu le soutien économique du grand frère soviétique. Dans un quasi isolement économique, Cuba intensifie la surveillance de ses concitoyens, en particulier celle des radio-amateurs. L'un d'entre eux, Sergio, est professeur de marxisme (discipline dont l'enseignement est devenu obsolète). Ne sachant pas quoi faire pour réorienter sa vie, il réussit à entrer en contact avec le cosmonaute Sergueï Krikalev. Celui-ci est seul à bord de la station Mir, endommagée et oubliée par les Soviétiques qui ont d'autres chats à fouetter. Sergio et Sergei tissent entre eux une amitié, avec l'aide du radio-amateur américain Peter (Juif polonais d'origine, interprété par Ron Perlman). Il les aidera à faire face aux changements drastiques du moment. Ce conte humaniste et philosophique plein de charme raconte une solidarité et une amitié improbables au-delà des frontières qui divisent les hommes.

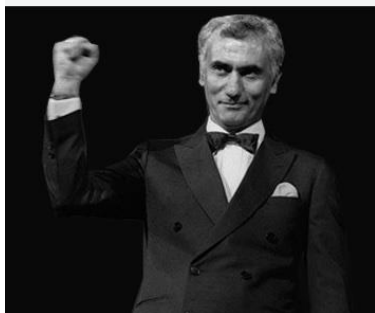
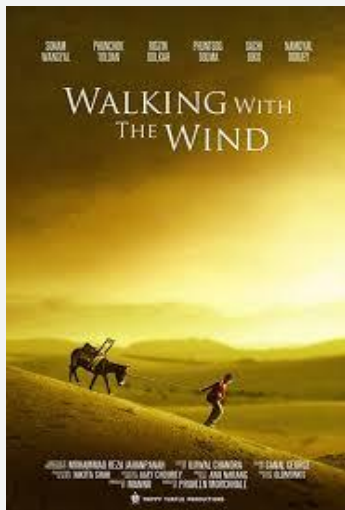
Foxtrot, Samuel Maoz

Un couple marié depuis plus de 30 ans mène une vie confortable et sans histoires à Tel-Aviv. Jusqu'au jour où on leur annonce que leur fils Jonathan a été tué en

service commandé. Ils sont atterrés. Mais il leur est impossible de faire leur deuil en paix : ils sont assaillis par les officiels, bureaucrates, parents, voisins et autres sympathisants qui les accablent de conseils, consolations et autres témoignages d'empathie. Au bout d'une demi-heure de logorrhées rabâchées, le spectateur n'en peut plus, les malheureux parents non plus. C'est alors qu'un événement se produit, qui change le rythme, bouleverse la narration et en élargit la thématique. **Foxtrot** a remporté à Fribourg le prix du Jury œcuménique, lequel souligne qu'«*au travers d'un film profond composé d'images poignantes et de motifs bibliques, le réalisateur nous raconte, sur un ton tragico-comique, la grande Histoire et les histoires personnelles...* ». Le Prix Don Quijote de la FICC lui a également été décerné.

Dark is the Night, / Madilim ang Gabi, Adolfo Borinaga Alix Jr,

Dans l'enfer des Philippines dirigées depuis juin 2016 par le président Rodrigo Duterte, une guerre sans pitié a été déclarée contre la drogue. Duterte encourage tous les citoyens à participer à la lutte pour éradiquer trafiquants et toxicomanes. Une vraie carte blanche... La peur au ventre (il y aurait déjà eu plus de 7000 exécutions), une mère et un père d'âge mûr, issus des couches pauvres de la population, continuent à assurer leur subsistance en dealant pour le compte d'un boss, tout en essayant de sortir du circuit. Jusqu'au jour où leur fils, toxicomane, disparaît... Tandis que les parents, aux abois, cherchent courageusement, mais en vain, de l'aide et des informations, leur statut devient de plus en plus précaire, leur isolement toujours plus grand Partout, on les repousse comme des pestiférés. Le drame atteint un paroxysme lorsque le cadavre de leur fils, criblé de balles et marqué d'un panneau «*trafiquant de drogue* », est jeté



Yilmaz Güney à Cannes en 1982

devant leur demeure. Ils n'ont plus rien à perdre et plus personne à protéger : le *showdown* est d'une violence rare. Ces deux heures de tension insupportable dans des taudis philippins font presque espérer que l'ultime confrontation se déchaîne enfin : on sait que les sous-fifres n'ont aucune chance.

After my Death, Kim Ui-Seok

La scène initiale (une écolière adresse un message par gestes à ses camarades qui ne le comprennent pas et applaudissent) se répète après une analepse qui raconte les relations tourmentées de trois adolescentes mal dans leur peau, jusqu'au désir de mort. L'une d'elles disparaît. Suicide probable, mais pas de cadavre. La camarade d'école, dernière à l'avoir vue vivante, est suspectée par tous (professeurs, camarades, parents, etc.) d'avoir poussé la victime à se tuer. Ce raz de marée accusateur va faire d'autres victimes. Le Prix spécial du Jury (« *particulièrement impressionné par son atmosphère et son traitement sensible des troubles de l'adolescence* ») a été attribué à ce premier long métrage, ainsi que le Prix du Jury des Jeunes Comundo. Le mal-être des jeunes est à prendre au sérieux, certes ! Mais lorsque le non-dit perdure, que le dialogue est caractérisé par le mutisme, les regards par leur vacuité et leur fixité, et qu'aucune musique extra-diégétique ne concourt à éclairer notre lanterne, on peut aussi se dire que tout cela est bien alambiqué, qu'on aimerait un peu plus de fluidité et de réponses. Conclusion : le sujet du film est nettement plus interpellant que son traitement.

Walking with the Wind, Praveen Morchhale

Tsering, un garçon de 10 ans, vit quelque part dans l'Himalaya, dans un petit village du Ladakh.

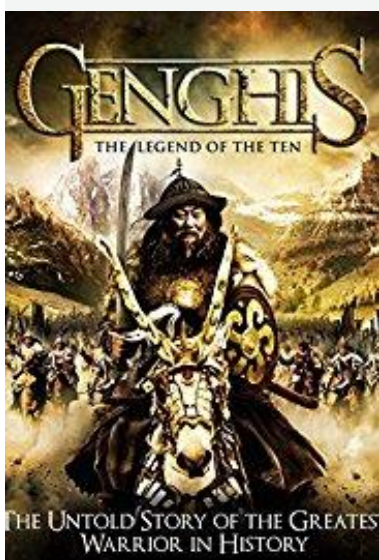
Chaque jour, il parcourt sept kilomètres à dos d'âne pour rejoindre son école. Cet itinéraire devient d'autant plus éprouvant après qu'il a cassé par mégarde la chaise d'un de ses camarades de classe et décidé de la ramener jusqu'à son village pour la réparer. Ce film très poétique se prête sans doute à toutes sortes d'interprétations : la chaise serait une métaphore de l'éveil de la conscience, de la recherche du vrai et du bien, et les aléas de sa réparation symboliseraient le chemin qui mène à l'âge adulte. L'accident est causé par un papillon bleu, les étapes du parcours croquées, sur ses toiles, par une femme peintre. Les choses de la vie exprimées par les vieux du village qui radotent entre deux poèmes, ou encore par le maître d'école, qui enseigne à ses élèves que le bonheur est d'agir juste et de ne pas faire de mal aux autres. Tout cela se passe entre le village, oasis de verdure proche d'un cours d'eau limpide et les sept kilomètres désertiques qu'il faut traverser jusqu'à l'école. Ce film plein de charme est dédié à Abbas Kiarostami, (il reprend le titre anglais d'un recueil de poèmes du regretté cinéaste iranien). Son intrigue a forcément des résonances avec le merveilleux « *Où est la maison de mon ami ?* ».

The Legend of the Ugly King, Hüseyin Tabak

Ce film croque, de manière très personnelle, le portrait de feu Yilmaz Güney, réalisateur d'origine kurde et auteur bouillant, mythique et engagé de *Sürü*, (mention spéciale au Festival del film Locarno 1978), ou de *Yol*, Palme d'or 1982 à Cannes, ex-aequo avec *Missing* de Costa-Gavras. Güney a laissé une vaste œuvre cinématographique, témoignant de la misère des classes sociales défavorisées de son pays et de leur aspiration à la justice et au bonheur. Cette œuvre aurait sans doute été en-



D. Purevsuren (Lardima) et Navchaa Bazarjav (la gardienne-chef) dans **One Life of two Women**



core plus imposante s'il n'avait pas fait de fréquents séjours en prison, le dernier étant une condamnation à 19 ans pour meurtre, en 1974. Il réussit à prendre la fuite en 1982, trouve refuge dans la France de Mitterrand, et meurt deux ans plus tard à Paris, à l'âge de 47 ans, d'un cancer de l'estomac. Dans un des trois romans que Güney a écrits en cellule, il fait dire à un vieux paysan profondément religieux qui assiste aux funérailles de l'un des siens, écrasé par le fardeau de la vie : *"La terre nous nourrit lorsque nous mourons et nous tyrannise lorsque nous sommes en vie. Elle nourrit certains de leur vivant, mais nous seulement lorsque nous sommes morts"*. Richement documenté, ce portrait du plus grand réalisateur-acteur turc de la seconde moitié du XXe siècle est à voir absolument. Güney fut déchu en 1983 de sa nationalité turque. Sur territoire turc, ses écrits, ses films et toute mention de son existence sont interdits. Il repose au Cimetière du Père-Lachaise à Paris.

The Golden Dream / Jaula de Oro, Diego Quemada-Diez,

Révélaté à Cannes dans la section Un Certain Regard en 2013, le premier long métrage de cet ancien technicien de Ken Loach est empreint de la patte du maître. Il illustre le calvaire courageusement enduré par quatre adolescents (trois Guatémaltèques, dont une fille déguisée en garçon, et un Indien du Chiapas/Mexique), tous issus des bidonvilles et aspirant à une vie meilleure aux États-Unis. Lors de leur voyage sur les trains de marchandises et le long des voies de chemin de fer envahies par les hautes herbes, ils affrontent une réalité brutale et dangereuse, et l'espoir d'atteindre l'eldorado devient de plus en plus ténu. Les incidents de parcours sont légion (arrestation par de vrais policiers, séquestration par les *Maras*, vols, viols, passages à

tabac, etc.), il leur faut endurance et débrouillardise pour survivre. Fort heureusement, ils recueillent parfois des témoignages de solidarité, des aides inattendues. Le réalisateur prend le temps d'étoffer ses personnages, il ne craint pas non plus de les faire disparaître. Ses interprètes sont des non professionnels, issus des quartiers défavorisés et leur vécu est un gage d'authenticité. Le film frappe par son style quasi documentaire et la réflexion qui en découle. Il serait à montrer en double programme avec **Sin Nombre** (2009, Cary Joji Fukunaga).

One Life of Zwo Women, Janchivdorj Sengedorj

Les femmes sont à l'honneur au FIFF depuis la 30^{ème} édition, et cette version mongole de **Sleeping with the Enemy** (Joseph Ruben, 1991) s'attache au jeune couple aisé que forment Lardima et son époux. Seulement, le conte de fée entre la belle jeune femme et son séduisant époux, évoqué par un montage de photos puis des films amateur en noir-blanc, a tourné progressivement au cauchemar : sadique, possessif et tyrannique, maladivement jaloux, l'époux maltraite et séquestre sa femme. Elle croit lui échapper, elle se retrouve en prison. Là, elle se lie d'amitié avec la gardienne-chef, laquelle n'est guère mieux traitée par son mari alcoolique et violent. Le montage parallèle des scènes passées et présentes, ou des scènes de prison avec celles des vies privées respectives des deux femmes a pour résultat de dresser un réquisitoire convaincant contre le machisme et tous les sévices qui y sont associés.

Passion / Khusal Shuna, Byamba Sakhya

Byamba Sakhya explique (en voix off) l'évolution du cinéma de son pays en résumant les carrières de



De haut en bas, le trio de la Commission artistique du FIFF : Thierry Jobin, Marc Maeder et Jean-Philippe Bernard.

deux célèbres cinéastes mongols, Binder Jigjid (né en 1957) et son père Jigjid Dejid (1919-1989). Actif sous l'ère communiste durant laquelle la Mongolie sortait au moins 7 films de fiction et une quarantaine de documentaires par année, Jigjid père fut censuré par les autorités dans sa liberté créative. Son fils peine à faire et montrer ses films dans une société en pleine mutation, où la plupart des salles de cinéma ont été fermées et où les problèmes de diffusion sont quasi insurmontables. Binder Jigjid produit ses films avec des bouts de ficelle, et parcourt le pays (qui semble ne jamais sortir de l'hiver) avec films et matériel de projection pour les montrer dans les salles les plus improbables à un public trop rare. Byamba Sakhya réussit à capter toutes les difficultés d'un pays déchiré entre son passé communiste et son présent libéral et illustre son propos avec des extraits de films des deux cinéastes. À l'instar de **Sergio & Sergei** (cité plus haut), mais dans un autre registre, **Passion** illustre les effets pervers du démantèlement de l'URSS.

Ten Soldiers of Gengis Khan / Aravt, U. Shagdarsuren & Zolbayar Dorj

Ce western consacré à Temoudjine (Gengis Khan, 1162-1227) suit l'expédition de dix de ses valeureux guerriers, lesquels ont pour mission de trouver le Maître médecin qui vit avec sa petite-fille dans la chaîne montagneuse du Grand Khingan : ils doivent le convaincre de sauver les troupes de Gengis Khan décimées par la peste. La légende veut que Gengis Khan ait eu l'habitude de recueillir les enfants orphelins pour en faire de fidèles soldats. Dans cette aventure, le bébé d'un ennemi est recueilli par la petite

troupe, qui va prendre grand soin de lui, tout en poursuivant sa quête. Les protagonistes, de solides gaillards revêtus d'imposantes carapaces en métal, cuir et fourrure, sont balèzes, mais étonnants de souplesse. Ils vont rivaliser de noblesse et d'héroïsme sans discontinuer : d'où un déluge d'aphorismes, de phrases sentencieuses, de dernières paroles, dans ce drame quasi shakespearien rappelant les Kurosawa en costumes. La narration s'intéresse plus aux relations humaines qu'aux combats proprement dits, souvent filmés dans un style pseudo-réaliste, quelquefois au ralenti, jamais de façon gore.

Cette 32^e édition du FIFF avait pris le parti de montrer moins de films et de programmer moins de séances. Pourtant, elle a attiré davantage de public (44'000 entrées). Si la qualité de la formule FIFF était encore à prouver, c'est chose faite ! Offre variée, films sortant de l'ordinaire, professionnalisme étonnant dans les cinématographies des nouveaux territoires, humour, réflexion, empathie ou frissons : le programme interpelle à tous les niveaux.

Un mot encore sur la bande-annonce du festival. Elle change chaque année. La version 2018, projetée avant la projection de chaque film, était d'une qualité esthétique remarquable. La caméra parcourait un corps enveloppé de boue séchée. Sous la boue, les chairs frémissent, les mouvements de respiration craquèlent le revêtement. La caméra remonte lentement vers le visage, capte des lèvres roses qui s'entrouvrent et s'arrête sur un œil encore crotté de boue, qui la fixe. Merveilleuse métaphore pour symboliser la communication par le regard et la voix, l'image et les dialogues.

[Suzanne Déglon Scholer](#), collaboratrice rédactionnelle e-media, chargée de communication PromFilm Ecoles, mars 2018